

Auteur : Thomas ALBERTINI

(M1 Recherche- Université Bordeaux Montaigne 2020-2021)

**Monographie personnelle : vie et parcours
migratoire de Victor Rabu (1835 – 1907).**



- **Présentation générale.**

La présente étude est le fruit d'un travail de recherche visant à reconstituer la vie et le parcours migratoire de l'architecte français Victor Rabu. Il sera d'autant plus pertinent de retracer la trajectoire de cet homme en ceci qu'elle s'insère dans les grands mouvements migratoires transatlantiques qui connaissent leur essor au XIXe siècle entre continent européen et américain. En ce sens, la reconstitution de la vie de Rabu, en tant que parcours vital individuel, se fait le reflet ou l'écho de situations vécues à l'époque de façon collective par un grand nombre de Français désireux de partir « faire l'Amérique ».

Afin de mener à bien ce travail et de donner plus de poids à nos recherches, nous nous sommes appuyé sur des articles de revues scientifiques, sur la presse de l'époque, ainsi que sur des registres d'archives numérisées et des documents d'état civil. À travers l'analyse et l'exploitation de nos résultats, il s'agit de présenter, de la manière la plus fluide et complète possible, le parcours de vie de Victor Rabu, en abordant les aspects personnels, familiaux, sociaux, économiques et professionnels qui composent ce dernier.

1° Un architecte en devenir : naissance et jeunesse.

C'est à Agen, dans le département du Lot-et-Garonne, le 6 janvier 1835, que voit le jour Jean Rabu. Comme l'atteste son acte de naissance¹, dressé le lendemain devant un officier de l'état civil de la mairie, il est le fils de Louis Rabu, sabotier alors âgé de trente-deux ans, et de Foi Prat, vingt-sept ans, qui est quant à elle couturière. Ces informations sont précieuses en ceci qu'elles nous donnent à voir le milieu dans lequel Rabu naît et va ensuite évoluer. La profession des parents est ainsi une indication nous permettant de mieux appréhender le contexte socio-économique de la famille. Il s'agit ici d'artisans et, quand bien même il leur serait possible de prospérer grâce à leur activité, nous pouvons supposer qu'ils appartiennent à la classe moyenne de l'époque.

Il convient de signaler que la date de naissance de Rabu donne bien souvent lieu à des confusions. En effet, en parcourant les écrits faisant sa mention – qu'il s'agisse de publications françaises ou uruguayennes –, il est facile de constater que la plupart d'entre eux attribuent sa naissance à l'année 1834. Or, une fois en possession du document officiel d'état civil, il nous

¹ Établi le 7 janvier 1835 à Agen ; document retrouvé dans les registres paroissiaux numérisés de l'état civil d'Agen

est possible de rectifier cette maladresse en affirmant de source sûre que Rabu est né au début de l'année 1835.

Par ailleurs, force est de constater que le prénom Victor, que la postérité a pourtant retenu, n'apparaît pas sur l'acte de naissance, où il n'est fait mention que de Jean Rabu. Plusieurs hypothèses découlent de ce constat mais pour le moment, nous nous contenterons de remarquer cette curiosité.

Enfin, le document d'état civil fait acte de la présence de deux témoins domiciliés à Agen : Michel Lagarde, menuisier, et Arnaud Briffaille, tailleur d'habits, voisin mais non parent du couple. Tous deux apposent leur signature sur l'acte de naissance, en qualité de témoins, afin d'authentifier et de certifier le document.

En ce qui concerne le parcours professionnel de Victor Rabu, nous pouvons supposer qu'il reçoit une formation en architecture, probablement entre 1851 et 1855. Bien que peu de traces attestent de cette étape de la vie de Rabu, cette formation constitue cependant un argument favorable à son recrutement comme chef de famille agricole, argument que l'on retrouve donc dans son futur contrat de colon². Cependant, étant donné qu'à l'époque l'architecture n'est pas considérée comme une profession manuelle, aucun titre ou diplôme n'est fourni à ceux qui souhaitent l'étudier. Nous analyserons ce recrutement plus en détail dans l'aparté qui suit.

Avant de nous plonger dans l'aventure transatlantique que représente le parcours migratoire de Rabu, terminons cette première étape en évoquant un événement majeur de sa vie personnelle et intime : son union maritale. L'acte de mariage³, dressé à Agen le 3 décembre 1856, scelle ainsi l'union entre Jean Rabu et Jeanne Andiran. Nous pouvons donc en déduire que de sa naissance jusqu'à ce moment-là, où Rabu a vingt-et-un ans, notre homme demeure dans sa ville natale.

Il est fait mention de la profession de Rabu, qui est employé au moment des faits. Le document précise également que ses parents sont décédés, ce qui explique la présence d'une certaine Jeanne Dupuy : cette dernière fait office de tutrice légale en donnant son consentement à l'union, en tant qu' « ayeule [*sic*] paternelle ».

² Aurelio LUCCHINI, « Ideas y formas en la arquitectura nacional », in *Nuestra Tierra*, n°6, Montevideo, 1969.

³ Établi le 3 décembre 1856 à Agen ; document retrouvé dans les registres paroissiaux numérisés de l'état civil d'Agen

La jeune mariée, prénommée Jeanne Andiran, a vingt-sept ans et signe cependant l'acte sous le nom d'Estelle. Ce prénom apparaîtra à plusieurs reprises au cours de nos recherches, ce qui nous laisse supposer qu'il s'agirait d'un deuxième prénom. En ce qui concerne Rabu, ici encore le prénom Victor n'apparaît pas. Jeanne vit au domicile de ses parents et a besoin de leur présence et de leur consentement afin de finaliser l'union.

Nous apprenons également que le père de Jeanne Andiran est propriétaire, ce qui laisse supposer que la famille bénéficie d'une situation économique relativement confortable pour l'époque. Procédons justement à une brève analyse de cette union afin d'en cerner les intérêts : bien qu'il épouse une femme plus âgée, il est possible de deviner que cette alliance profitera à Rabu en ceci qu'elle représente un avantage économique certain, voire un rehaussement du statut social. De plus, en prenant en considération les mentalités et les mœurs de l'époque, nous pouvons présumer le fait que les parents de Jeanne nourrissent la volonté de marier leur fille au plus vite, celle-ci ayant déjà un certain âge. Bien entendu, ces pistes restent des hypothèses à considérer sans pour autant exclure l'argument d'une véritable relation amoureuse entre les deux jeunes gens.

2° Entreprise coloniale et aventure transatlantique.

À l'aube d'un tournant majeur dans la vie de Victor Rabu, il nous est d'abord impératif de connaître plus en détail le contexte socio-économique de l'époque ainsi que les ressorts d'une entreprise de colonisation novatrice qui nous intéressera plus avant. En ce sens, nous appuierons nos propos sur un article de Christiane Pinède⁴, dont les connaissances et les précisions sur ce phénomène migratoire éclairent nos recherches.

Dû à la réduction du domaine patrimonial ainsi qu'à l'augmentation de la population rurale en France au milieu du XIXe siècle, un véritable phénomène de paupérisme agricole frappe diverses régions, dont notamment celle du Sud-Ouest et des Hautes-Pyrénées. Il est donc primordial de concevoir cette configuration socio-économique car elle nous permet de remonter aux origines mêmes de l'émigration massive que connaît alors cette partie du territoire français. Lors d'un voyage en Amérique du Sud en 1850, l'ancien médecin et désormais cultivateur Auguste Brougues voit sur le continent américain la possibilité de concilier main d'œuvre française – permettant ainsi un rehaussement des conditions de vie et de travail – et

⁴ Christiane PINÈDE, « Une tentative d'émigration pyrénéenne organisée en République Argentine », in *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 28, fascicule 3, 1957, pp. 245-274.

exploitations des ressources étrangères. Par l'élaboration de ce plan social et commercial Brougues s'érige en précurseur de son temps et sera par la suite le père d'une vaste entreprise coloniale.

Le projet de colonisation ainsi lancé consiste à recruter, par le biais de contrats officiels, des cultivateurs et des artisans français – relativement jeunes pour la plupart – afin de les envoyer en Argentine dans le but de travailler la terre et de peupler les colonies, tout en leur promettant un enrichissement certain. Il est pertinent de préciser que le succès de cette entreprise se doit majoritairement à l'action de nombreux agents recruteurs, aidés à leur tour par des sous-agents, qui opèrent aussi bien dans les grandes villes que dans les petits cantons des provinces françaises. Leur rôle consiste à proférer et diffuser une véritable invitation au départ, faisant miroiter aux paysans et cultivateurs la perspective d'une vie en tous points plus attractive que la leur – et en ceci les méthodes employées s'apparentent bien souvent à de la propagande.

C'est de cette façon que bon nombre de français se lancent dans l'aventure transatlantique, s'insérant ainsi dans l'un des mouvements migratoires transatlantiques les plus importants du XIXe siècle. Pinède rappelle que des accords sont passés avec le gouvernement de la province argentine de Corrientes, qui s'engage à verser une avance de mille francs à chaque famille de colons ainsi qu'à leur fournir une habitation et des provisions.

Si les contrats de colonisation de Brougues permettent une réelle amélioration des conditions de vie de certains Français, notamment en les constituant propriétaires d'un lot de terres qu'ils n'auraient jamais pu posséder en France, l'organisation d'une si vaste entreprise se heurte à des limites, ce qui provoque des situations pour le moins navrantes. C'est le cas de Victor Rabu, comme nous le verrons par la suite.

Il est facile d'imaginer qu'un agent de recrutement est entré en contact avec Rabu, probablement au sein même de sa ville natale, Agen. Diverses hypothèses sont alors envisageables, bien qu'une seule ne soit réellement plausible : le jeune couple voit en cette offre de travail l'opportunité de changer de mode de vie du tout au tout et, surtout, la possibilité d'accéder à un niveau de vie supérieur qu'ils n'atteindront peut-être jamais en restant en France. C'est ainsi que Victor Rabu et Jeanne Andiran, tout juste mariés, en affirmant leur volonté de participer à cette vaste entreprise, prennent une décision qui bouleverse le cours de leur vie.

Par conséquent, les jeunes mariés quittent la ville d'Agen et font route vers Bordeaux, dont le port de plus en plus fréquenté et industrialisé est l'un des points de départ emblématiques

pour s'embarquer vers l'Amérique. Le site [visaembordelais.fr](https://www.visasembordelais.fr)⁵, qui propose des outils de recherche concernant l'émigration au départ de Bordeaux, offre les résultats d'un dense travail de recherche réalisé à partir des visas officiels accordés par la préfecture de Gironde au cours du XIXe siècle ainsi que des listes de passagers ayant transité au port de Bordeaux. Après avoir questionné le moteur de recherche, le site nous fournit toutes les informations en sa possession à propos d'un visa accordé à Jean Rabu et sa femme. Il y ajoute des précisions concernant le navire sur lequel ils effectuent la traversée, ainsi qu'un lien offrant la possibilité d'accéder directement au document officiel sur le site des archives départementales de la Gironde.

En étudiant les archives, nous apprenons donc qu'un visa officiel⁶ est accordé par la préfecture de Gironde à Jean Rabu et à sa femme à Bordeaux, le 30 janvier 1857 – soit deux mois après leur mariage célébré à Agen. Ledit document est établi sur la base d'un passeport déjà en possession du couple et qui a été délivré par la préfecture des Hautes-Pyrénées. À ce titre, il serait légitime de se demander pourquoi le passeport n'a pas été sollicité auprès de la préfecture du Lot-et-Garonne, département dont sont originaires les deux jeunes gens. En outre, le document stipule qu'il s'agit d'un voyage en partance du port de Bordeaux et à destination de Corrientes, province argentine vers laquelle Rabu est envoyé dans le cadre de son contrat de colon. En effet, il est recruté en tant que chef de famille agricole afin de participer au peuplement de la colonie française San Juan, à Corrientes.

Finalement, il est intéressant de voir que nous possédons des informations relatives au navire sur lequel Rabu et sa femme embarquent afin d'effectuer la traversée : il s'agit d'un trois-mâts nommé *Ville de Grenade*, armé au port de Bordeaux le 22 janvier 1857, qui bat pavillon français et qui est commandé par un certain capitaine Gorphe. Tout est donc fin prêt pour que les jeunes mariés se lancent dans l'aventure transatlantique.

[3° Installation à Montevideo, ou comment faire face à l'imprévu.](#)

Comme le rappelle Christiane Pinède⁷, si l'installation des colons émigrés fait l'objet d'une organisation plutôt rigoureuse, les conditions de leur transport d'un continent à l'autre sont, quant à elles, pour le moins hasardeuses. En effet, il est nécessaire de se pencher sur

⁵ <https://www.visasembordelais.fr/> [consulté le 26/10/2020].

⁶ Visa délivré le 30 janvier 1857 par la préfecture de Gironde à Bordeaux ; document retrouvé dans les archives départementales numérisées de la Gironde

⁷ Christiane PINÈDE, « Une tentative d'émigration pyrénéenne organisée en République Argentine », *Op. cit.*

l'itinéraire fluvial prévu à l'époque afin de mieux comprendre les aléas de ce transport quelques fois capricieux.

En ce sens, Daniela Massolo propose une brève présentation⁸ de la route maritime censée menée à bon port les migrants européens à destination de l'Argentine. À partir de 1852, Buenos Aires devient le port par excellence de la zone du Río de la Plata. Néanmoins, soumis au gré des conditions climatiques, il arrive que les navires transportant des immigrants doivent faire escale au port naturel de Montevideo, où ces derniers transitent par la suite à bord de bateaux à vapeur affrétés spécialement afin de réaliser l'itinéraire fluvial jusqu'à Buenos Aires, en remontant le fleuve.

Dans la brève biographie de Rabu rédigée par Aurelio Lucchini et intégrée dans son article⁹ sur l'architecte français, nous avons déjà des indices de l'échec de l'entreprise coloniale, ou tout du moins de l'acheminement du convoi dans lequel se trouve Rabu. Comme nous l'avons déjà précisé, Victor Rabu est engagé comme chef de famille agricole afin de se rendre à la colonie française San Juan, dans la province de Corrientes. C'est donc dans le cadre du voyage censé le conduire à son nouveau lieu de travail et de vie, pour ainsi dire, qu'il fait escale à Montevideo, port de transfert avant de rejoindre sa destination finale. Lucchini prévient cependant qu'il s'agissait à l'époque d'une colonie abandonnée par l'administration française car frappée de plein fouet par la fièvre jaune. Les nouveaux colons, tout juste débarqués à Montevideo, se retrouvent livrés à eux-mêmes face à l'impossibilité de continuer leur voyage en direction de Buenos Aires ou bien de faire demi-tour. Ils sollicitent alors l'aide et la protection du consul français en Uruguay, un dénommé Maillefer, en appelant à sa bienveillance.

Revenons désormais à l'article de Pinède, qui stipule que la première vague de colonisation – au sein de l'entreprise de Brougues bien entendu –, qui concerne un premier convoi d'émigrés parti de Bordeaux en 1854, est un franc succès. À tel point d'ailleurs que les nouveaux colons français, bien établis, ravis de leurs nouvelles conditions de vie et des résultats de promesses tenues, encouragent leurs compatriotes restés en France à se lancer dans l'aventure. En revanche, ce n'est pas le cas des derniers convois, qui « paraissent bien avoir été trompés » pour reprendre les termes de Pinède, notamment celui dans lequel se trouve inclus Victor Rabu. Les témoignages déplorent le manque d'organisation et de prise en charge des immigrants forcés de débarquer à Montevideo. L'article fait état de la violence avec laquelle les

⁸ Daniela MASSOLO, « Ingreso de inmigrantes al Uruguay », 22/02/2012 (actualisé en 2020), <https://ancestrositalianos.com/ingreso-inmigrantes-uruguay/> [consulté le 30/09/2020].

⁹ Aurelio LUCCHINI, « Ideas y formas en la arquitectura nacional », *Op. cit.*

passagers sont traités puis expulsés des différents navires, se retrouvant donc laissés pour compte. Rappelons que Victor Rabu et sa femme se trouvent à bord du navire la *Ville de Grenade*, qui connaît un sort similaire :

« Le lendemain pourtant, le capitaine força les émigrants à quitter le navire. [...] Ils se retrouvèrent sur le quai dans la plus grande détresse et furent contraints d'engager leurs hardes en garantie de l'hospitalité qu'ils purent recevoir. Des incidents identiques se renouvelèrent en janvier 1857 et les passagers de la *Ville-de-Grenade* d'abord, de l'*Eugénie* ensuite, furent abandonnés sans ressources et sans vivres. [...] Nul vapeur ne s'étant trouvé là pour acheminer les colons à Corrientes, contrairement à la promesse du ministre argentin, il fallut chaque fois faire face à un séjour forcé à Montevideo. L'arrivée des colons ne semble d'ailleurs pas avoir été prévue.¹⁰ »

C'est ainsi que prend fin l'aventure transatlantique de Victor Rabu. Il convient cependant de signaler que cet événement pour le moins imprévu marque tout de même le début d'une nouvelle étape dans la vie du couple : leur installation improvisée à Montevideo. Très peu d'éléments font référence à cette période de la vie de Rabu mais le contexte tel que nous le connaissons laisse penser qu'il s'agit d'un tournant difficile. Durant les premières années de sa nouvelle vie en Uruguay, sa formation et son bagage professionnel lui auraient permis de survivre en dispensant des cours de dessin.

Dans le cadre de nos recherches, et en réponse à une volonté d'appuyer celles-ci sur des documents d'archives officiels, il nous a semblé pertinent de mettre la main sur un document pouvant attester de l'arrivée de Rabu en Uruguay en 1857 – bien qu'il soit évidemment possible, comme nous l'avons mentionné plus haut, de prouver que Rabu se trouvait effectivement sur le navire *Ville de Grenade* et d'en déduire ainsi que le sort décrit dans l'article de Pinède fut bien le sien. Et nous supposons malheureusement que c'est précisément ce contexte d'arrivée si particulier qui serait la cause de l'absence totale de tout document¹¹, Montevideo n'étant pas la destination d'origine de Rabu.

¹⁰ Christiane PINÈDE, « Une tentative d'émigration pyrénéenne organisée en République Argentine », *Op. cit.* p. 264.

¹¹ Une aide a été sollicitée à l'Archivo General de la Nación de Montevideo par le biais d'un échange de mails qui débuta le 30 septembre 2020. La Licenciada Alicia Tonello, que nous remercions, mit à notre service son expertise et se chargea de donner suite à notre demande de consultation à distance afin d'interroger la base INMIF. Il s'agit de la liste des passagers immigrants italiens et français du fond du Ministère des Affaires Étrangères, et ce pour la période comprise en 1840 et 1870. Cette requête fut infructueuse car il serait à supposer qu'un tel document n'existe pas.

Il nous faut désormais mentionner l'aide précieuse de la Commission de Généalogie de l'Association Franco-Uruguayenne des Béarnais, et nous tenons à remercier tout particulièrement l'expert Daniel Muracciole qui nous apporta, outre sa bienveillance, des informations essentielles. En effet, près d'un an après l'arrivée et installation non prévues de Rabu en Uruguay, naît Juana Benjamina Rabu, fille légitime de Juan Victor Rabu et de Juana Estela Andiran. Notons au passage la mention du prénom Victor, qui n'apparaît sur aucun document jusqu'à cette date mais qui pourrait être le prénom sous lequel Rabu aurait été socialement connu et il sera d'ailleurs le seul à être repris par la littérature uruguayenne écrite par la suite à son sujet. Il est également intéressant de remarquer que les noms subissent déjà des modifications orthographiques, propres aux pays hispanophones et dues à la prononciation déformée des noms propres européens, et ce bien qu'il s'agisse d'un document du consulat rédigé en français. L'acte de naissance¹² de la petite Juana Benjamina est dressé à la date du 16 janvier 1858 et fait mention de la présence d'un certain Aimé Aulbourg. Le 21 juin de cette même année, Rabu fait baptiser sa fille à la Cathédrale de Montevideo ; les parrains, Jean Benjamin Rabu et Juana Adela Andiran sont absents – car probablement restés en France – et sont représentés par M. Aimé Aulbourg et sa femme, Marie Idiarte.

Bien que nous ne sachions pas exactement comment Rabu et Aulbourg se sont rencontrés, nous pouvons affirmer qu'il s'agit là de la naissance d'une longue amitié et collaboration entre les deux compatriotes français. Ingénieur français installé lui aussi à Montevideo, Aimé Aulbourg invite Rabu à travailler dans son cabinet et parviendra même, par son entremise, à lui faire intégrer la Commission Topographique en 1860¹³. L'actuel Ministère de l'Économie et des Finances uruguayen en définit ainsi le rôle :

« El 13 de diciembre de 1831 se crea la Comisión Topográfica, para 'arreglo y garantía de la propiedad territorial' y cuya actividad se reglamentó por Decreto de 19 de diciembre con los siguientes cometidos: reunir todos los datos para la formación de la carta topográfica de la República; determinar posiciones geográficas de los puntos notables del país; trazar en forma provisoria y en proyección adecuada para formación de la carta, el extracto y comparación de los planos de mensura que acompañen los títulos de propiedad y demás documentos que merezcan rigurosa confianza; atender lo relativo a límites y demarcaciones de tierras; [...].¹⁴ »

¹² Fourni par Daniel Muracciole (Cf. annexe n°4, p.37), lors d'un échange de mails qui débute le 16 novembre 2020, ainsi que les informations qui suivent concernant le baptême.

¹³ J.M. FERNÁNDEZ SALDAÑA, « El arquitecto Víctor Rabú », in *Arquitectura*, n°130, Montevideo, 1928, pp. 205-206.

¹⁴ Ministerio de Economía y Finanzas de Uruguay, « Historia de la Dirección Nacional de Catastro », 28 février 2020 : <https://www.gub.uy/ministerio-economia-finanzas/node/574> [consulté le 15/11/2020]

À cette époque, le seul titre professionnel dont dispose Rabu est celui de géomètre, et il ne le fera valider devant les autorités uruguayennes qu'en 1862. Le terme exact en espagnol et celui qui est donc utilisé par l'administration uruguayenne est celui d' « agrimensor », dont la définition est ainsi donnée par la revue *Agrimensura* :

« Se define como agrimensor el profesional universitario que identifica, deslinda y dimensiona (mide y avalúa) la propiedad inmueble, ya sea pública o privada, urbana o rural, así como las obras de mejoramiento ejecutadas en su superficie o en el subsuelo. Es responsable de estas actividades y de tipificarlas conforme al derecho y a su organización registral denominada Catastro. En relación con lo antes expuesto estudia, proyecta y dirige el ordenamiento fundiario urbano y rural; estando obligado a velar por su mejoramiento en los aspectos técnicos, económicos, legales, agrícolas y sociales.¹⁵ »

Selon Daniel Muracciole, les exigences à l'embauche sont à l'époque relativement souples, et ce en raison d'une cruelle absence de professionnels, ce qui pourrait expliquer cette rapide nomination au sein de la Commission. Rabu se consacre alors pleinement à sa nouvelle activité et dresse en 1866 la première carte répertoriée de l'actuelle ville de Joaquín Suárez, entre le ruisseau Barrancas Coloradas et le fleuve Santa Lucía, dans la province de Canelones, à 26 kilomètres de la capitale uruguayenne. Par la suite, au bout de quelques années passées à exercer au sein de la Commission et profitant des formations qu'il n'avait pas eu le temps d'achever en France mais qu'il compléta par l'expérience acquise sur le terrain en Uruguay, Rabu parvient à se faire un nom et devient l'un des architectes les plus doués et recommandés non seulement à Montevideo, mais dans toute la région du Río de la Plata. En témoigne la multitude de maisons, bâtiments et édifices religieux construits sous sa direction et selon ses propres plans. Nous aurons l'occasion de parcourir les travaux architecturaux de Victor Rabu dans le prochain aparté, qui sera consacré à son œuvre.

En tant que Français résidant à l'étranger, Victor Rabu se doit de s'inscrire au registre du Consulat Général de France à Montevideo, et ce dès son arrivée afin d'obtenir son matricule. Il se trouve cependant qu'un tel document est introuvable et qu'il n'a donc jamais accompli cette formalité. Qui plus est, il est considéré que seulement 10% des Français émigrés en Amérique réalisent réellement les démarches relatives afin de se matriculer au consulat, pour différentes raisons¹⁶. Cette recherche vaine nous mène cependant sur une autre piste : à ce

¹⁵ « La función social del agrimensor », in *Agrimensura, publicación oficial de la asociación de agrimensores del Uruguay*, n°33, Montevideo, 1976.

¹⁶ Selon l'avertissement du site <https://genfrancesa.com/> [consulté le 15/11/2020] concernant les recherches de matricules de ressortissants français au consulat de Montevideo.

moment-là, la loi française interdit que ses citoyens puissent travailler à l'étranger dans le domaine public, dans le simple but d'éviter un conflit d'intérêts si une guerre vient à se déclarer entre les deux nations. Or c'est bien le cas de Rabu qui, étant alors salarié de l'organisme public uruguayen qu'est la Commission Topographique, ne pouvait bénéficier de la protection du Consulat français à Montevideo.

Peu de temps après son entrée à la Commission Topographique aux côtés de son ami Aimé Aulbourg, Rabu choisit donc de solliciter la citoyenneté uruguayenne. Cette décision en dit long sur les intentions du jeune Rabu, qui prévoit sans doute de prolonger son séjour et de poursuivre sa vie en Uruguay. Comme l'explique J.M. Fernández Saldaña dans son article¹⁷, Victor Rabu peut dès lors être amené à participer au service militaire, condition inhérente à l'obtention de la citoyenneté uruguayenne. C'est ce qui arrive en 1863, lorsque la garde nationale est mobilisée pour faire face aux troupes révolutionnaires du général Flores, désireux de provoquer une révolution, si ce n'est une guerre civile, au travers du mouvement qu'il nomme « Cruzada Libertadora ». Rabu est alors appelé en sa qualité de nouveau citoyen uruguayen et enrôlé comme soldat dans le 4^e bataillon, commandé par le lieutenant-colonel Juan Siena. Toutefois, il parviendra à s'exempter de ce service militaire en payant chaque mois deux onces d'or, soit l'équivalent d'une trentaine de pesos actuels, ce qui représente une somme assez élevée pour l'époque.

4^e Héritage architectural en Uruguay : les traces d'un long séjour.

Durant près de vingt ans, les travaux de Victor Rabu transforment le paysage architectural uruguayen et plus particulièrement celui de la capitale, Montevideo. Les revues *Nuestra Tierra* et *Arquitectura* l'annoncent toutes deux comme l'architecte le plus représentatif du mouvement éclectique architectural en Uruguay. Cette section présentera une brève synthèse des deux articles déjà évoqués dans cette étude, celui de Lucchini¹⁸ ainsi que celui de Fernández Saldaña¹⁹, afin de dessiner un panorama de l'œuvre de Rabu en Uruguay, véritable héritage de l'architecte français disséminé tout au long de son séjour.

Tous évoquent l'importance et la grandeur de l'œuvre architecturale de Rabu au sein de la capitale uruguayenne. Il convient de préciser que nombre de ses œuvres ont de nos jours disparu ou bien sont méconnaissables car profondément modifiées ; toutefois, les œuvres

¹⁷ J.M. FERNÁNDEZ SALDAÑA, « El arquitecto Víctor Rabú », *Op. cit.*

¹⁸ Aurelio LUCCHINI, « Ideas y formas en la arquitectura nacional », *Op. cit.*

¹⁹ J.M. FERNÁNDEZ SALDAÑA, « El arquitecto Víctor Rabú », *Op. cit.*

restantes sont autant de traces nous permettant de mieux cerner l'impact laissé par Rabu dans le domaine de l'architecture nationale uruguayenne. Il ne serait donc pas aisé de dresser la liste exhaustive de ses travaux mais nous tenterons cependant de mentionner ici à titre d'illustration certaines de ses contributions fondamentales.

La ville de Paris, en tant que centre du mouvement éclectique au XIXe siècle, diffuse au reste de l'Europe et du monde les idées et les œuvres majeures de l'époque. Pouvant ainsi suivre la dynamique du mouvement éclectique, les architectes vont dès lors se mettre à jour et être au courant des dernières tendances en la matière. Au début des années 1860, des institutions de référence de l'architecture telles que l'*Encyclopédie d'Architecture* ou encore la *Revue Générale d'Architecture*, publient de nombreux exemples illustrant un exotisme pour le moins frappant à l'époque, fortement empreint d'influences arabes, chinoises ou encore hindoues. Tous ses aspects témoignent d'une véritable volonté de s'insérer dans la continuité du mouvement éclectique et se retrouvent dans une grande partie des œuvres réalisées par Victor Rabu dans les années qui suivirent.

Il est à l'origine d'un édifice emblématique de Montevideo : la Bolsa de Comercio, inaugurée en 1867 à l'angle des rues Cerrito et Zabala. Il sera détruit en 1930 afin de laisser place à la construction du Banco de la República. Rabu est également à l'origine de la construction de l'Alcázar Lírico, un théâtre de variétés inauguré en 1869 dans la rue Treinta y tres, entre les rues Sarandí et Rincón. Le bâtiment sera malheureusement désaffecté en 1873 pour devenir un ensemble d'appartements en location.

L'Hotel Americano est considéré comme étant l'une des constructions les plus réussies de Victor Rabu ; il se situe au croisement des rues Misión et Cerrito et est réalisé sur la commande de Juan Miguel Martínez, citoyen progressiste et aisé de la capitale. Il s'agit un bâtiment aux dimensions imposantes dont l'entrée impressionne par ses colonnes de marbre et sa porte d'accès monumentale et soigneusement travaillée. Cette œuvre pourtant prestigieuse sera par la suite détruite.

L'architecte français se consacre aussi à la conception d'églises ou de chapelles, à tel point qu'il ne tarde pas à se faire surnommer « el señor de las iglesias ». Nous lui devons, entre autres, les plans de l'église paroissiale de San Francisco – qu'il est possible de retrouver dans les archives du Ministerio de Obras Públicas d'Uruguay – inaugurée en 1864 à l'angle des rues Cerrito et Solís. La configuration générale du bâtiment est le résultat d'un mélange architectural d'éléments médiévaux et classiques, ce qui relève d'un style à première vue difficile à répertorier mais qui en réalité s'inscrit entièrement dans le mouvement éclectique. Adoptant un style plus gothique, avec seulement des notes d'exotisme, Rabu se charge de la construction de

la chapelle Jackson de la Sagrada Familia à Atahualpa, appartenant à la famille Jackson et dont l'édifice subsiste encore.

Victor Rabu est également à l'origine de la conception de nombreuses villas – ou Casa-quinta – qui portent les marques de l'exotisme oriental qu'il aime insuffler à ses œuvres. C'est le cas de la Villa de Fynn ou encore de la Villa de Eastman qui, quant à elle, reflète plutôt des influences arabes et chinoises. Pour terminer cette brève visite, nous évoquerons le petit palais du Dr Joaquín Requena, inauguré en 1872 à l'angle de l'avenue 18 de Julio et de la rue Ejido. Désormais détruite, cette œuvre laissait deviner les influences italiennes de la fin de la Renaissance et se présentait comme un mélange entre maniérisme et style baroque.

5° Retour en France et fin de vie.

Comme nous venons de le voir, le soudain débarquement de Victor Rabu à Montevideo ainsi que l'installation qui suit auront permis au futur architecte de s'établir sur le long terme dans un pays qu'il ne connaît pas et dans lequel il n'a pas prévu de vivre. Arrivé avec sa femme Jeanne Estelle, Rabu voit sa famille s'agrandir avec la naissance de sa fille. Au contact d'une véritable communauté d'expatriés français, Rabu tisse rapidement des liens d'amitié, notamment avec l'ingénieur Aimé Aulbourg. Sa carrière professionnelle n'est pas en reste étant donné qu'il continue à se former et accède à des postes importants. Bien que l'arrivée à Montevideo ne soit pas prévue à l'origine, elle représente, somme toute, le tournant d'une vie que Rabu se chargera de prendre en main afin d'aller de l'avant, une vie qu'il mènera avec succès durant vingt ans dans un pays qui n'est pas le sien.

En épluchant la presse française de l'époque, il est possible de prouver que Rabu est encore présent en Uruguay en 1876. En effet, un article du *Journal officiel de la République française*²⁰, en date du 28 janvier 1876, fait état des différentes souscriptions recueillies au consulat général de France à Montevideo, réalisées dans le but de collecter des fonds et de venir en aide aux sinistrés de fortes inondations sur le territoire français. Parmi la liste des donateurs figure le nom de Victor Rabu, ainsi que la souscription de 18,50 pesos remise au consulat.

L'année 1878 marque le début d'une nouvelle phase de la vie de Rabu car c'est le moment du grand retour en France : alors âgé de quarante-trois ans et sans doute empreint de nostalgie, l'architecte est désireux de rentrer se balader dans son pays natal. S'il envisageait au

²⁰ « Souscription en faveur des inondés », in *Journal officiel de la République française*, n°27, p. 845, 28 janvier 1876.

départ un bref séjour, ce retour est bel et bien définitif, outre un rapide aller-retour à Montevideo pour motifs personnels aux alentours de 1890-91. Rabu revient ensuite rapidement à Agen, sa ville natale, avant de s'installer finalement à Paris jusqu'à sa mort. Grâce à ses nombreux travaux au sein de la capitale uruguayenne, l'ancien architecte bénéficie du statut de rentier et jouit d'un certain confort économique durant les dernières années de sa vie. En effet, les biens inventoriés dans les actes de succession atteignent un montant total de 57 440 pesos²¹, ce qui représente une fortune considérable pour l'époque.

Comme le stipule l'acte de décès²² dressé par Eugène Desfruits, adjoint au maire du IX^e arrondissement de Paris, Victor Rabu est décédé à son domicile, le 17 rue Drouot, le 24 mai 1907. Les causes du décès ne sont pas renseignées. Sur l'acte figurent le nom des parents décédés et il est fait mention du statut de veuf du défunt. En ce qui concerne Jeanne Estelle Andiran, nous ne savons pas exactement si cette dernière est rentrée en France avec Rabu en 1878 et ne pouvons donc affirmer avec certitude si celle-ci est décédée en France ou bien en Uruguay. Nous notons la présence, au moment de la signature de l'acte, d'un certain Léon Eschbach, gendre de Victor Rabu – probablement marié à Juana Benjamina, absente au moment des faits – demeurant à Toulouse, et de Maurice Duichère, employé.

²¹ J.M. FERNÁNDEZ SALDAÑA, « El arquitecto Víctor Rabú », *Op. cit.*

²² Établi le 25 mai 1907 à Paris ; document retrouvé dans les registres numérisés de l'état civil de Paris.

Pour terminer, il me tient à cœur de remercier une fois encore M. Daniel Muracciole, généalogiste expert de l'Association Franco-Uruguayenne des Béarnais, dont l'aide et les informations précieuses m'auront fait avancer dans ce processus de recherche. Sa rapidité et son engagement ont d'ailleurs été remarquables. Qui plus est, lors de cet échange de mails, la mention de nos noms de famille respectifs – à savoir Muracciole et Albertini – nous aura interpellés, et ce à juste titre : bien qu'il soit uruguayen, nous partageons les mêmes racines car il se trouve que les ancêtres paternels de Daniel Muracciole, jusqu'à son grand-père, sont nés en Corse, tout comme moi.

• **Bibliographie.**

- FERNÁNDEZ SALDAÑA J.M., « El arquitecto Víctor Rabú », in *Arquitectura*, n°130, Montevideo, 1928, pp. 205-206.
- « La función social del agrimensor », in *Agrimensura, publicación oficial de la asociación de agrimensores del Uruguay*, n°33, Montevideo, 1976.
- LUCCHINI Aurelio, « Ideas y formas en la arquitectura nacional », in *Nuestra Tierra*, n°6, Montevideo, 1969.
- PINÈDE Christiane, « Une tentative d'émigration pyrénéenne organisée en République Argentine », in *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 28, fascicule 3, 1957, pp. 245-274.
- « Souscription en faveur des inondés », in *Journal officiel de la République française*, n°27, p. 845, 28 janvier 1876 (Cf. annexe n°5, p.38).

• **Webographie.**

- Archives départementales de la Gironde :
<https://archives.gironde.fr> [consulté le 26/10/2020].
- Archives départementales du Lot-et-Garonne :
<https://archivesdepartementales.lotetgaronne.fr/accueil> [consulté le 22/10/2020].
- Archives numérisées de la ville de Paris :
<http://archives.paris.fr/> [consulté le 25/09/2020].
- Archivo General de la Nación de Montevideo :
<http://www.agn.gub.uy/> [consulté le 30/09/2020].
- Commission de Généalogie de l'Association Franco-Uruguayenne des Béarnais :
<https://afubuy.com/site/index.php/es/> [consulté le 15/11/2020].

- Les visas en Bordelais :_

<https://www.visasembordelais.fr/> [consulté le 26/10/2020].

- MASSOLO Daniela, « Ingreso de inmigrantes al Uruguay », 22/02/2012 (actualisé en 2020):

<https://ancestrositalianos.com/ingreso-inmigrantes-uruguay/> [consulté le 30/09/2020].

- Ministerio de Economía y Finanzas de Uruguay, « Historia de la Dirección Nacional de Catastro », 28 février 2020 :

<https://www.gub.uy/ministerio-economia-finanzas/node/574> [consulté le 15/11/2020].

- Retronews, le site de presse de la BnF :

<https://www.retronews.fr/> [consulté le 04/10/2020].

- Annexes consultables auprès de [Thomas Albertini](#)